

teur. J'ai vu M. Paul Calmann, formé dès l'enfance par l'oncle Michel, et depuis longtemps rompu aux affaires, suppléer, avec ses deux jeunes frères, le vieux chef que nous regrettons, mais qui revit dans ses enfants. Je sais, par expérience, combien MM. Paul, Georges et Gaston Calmann Lévy sont d'un commerce agréable et sûr. Certes l'héritage de travail et d'honneur laissé par leur père ne saurait être mieux placé qu'en leurs mains.

A. F.

Mai 1892.

LA VIE LITTÉRAIRE

MADAME ACKERMANN

J'ai eu l'honneur de connaître madame Ackermann, qui vient de mourir. Je la voyais à ses échappées de Nice, l'été, dans sa petite chambre de la rue des Feuillantines qu'emplissaient l'ombre et le reflet pâle des grands arbres. C'était une vieille dame d'humble apparence. Le grossier tricot de laine, qui enveloppait ses joues, cachait ses cheveux blancs, dernière parure, qu'elle dédaignait comme elle avait dédaigné toutes les autres. Sa personne, sa mise, son attitude annonçaient un mépris immémorial des voluptés terrestres et l'on sentait, dès l'abord, que cette dame avait été brouillée de tout temps avec la nature.

— Quoi! s'écria M. Paul Desjardins, quand un jour on la lui montra qui passait dans la rue, c'est là madame Ackermann? elle ressemble à une loueuse de chaises.

Et il est vrai qu'elle ressemblait à une loueuse de chaises. Mais elle pensait fortement et son âme audacieuse s'était affranchie des vaines terreurs qui dominent le commun des hommes.

Louise Choquet fut élevée à la campagne. Ses meilleurs moments — elle nous l'a dit — étaient ceux qu'elle passait, assise dans un coin du jardin, à regarder les moucheron, les fourmis et surtout les cloportes. Comme beaucoup d'enfants intelligents, elle eut grand'peine à apprendre à lire. Le catéchisme la rendit à moitié folle d'épouvante. Quand elle fut un peu grande, un bon prêtre se donna beaucoup de peine pour lui expliquer la doctrine chrétienne; elle suivit cet enseignement avec une extrême attention. Quand il fut terminé, elle avait cessé de croire tout à fait et pour jamais. Orpheline de bonne heure, elle alla vivre à Berlin, chez des hôtes excellents, où elle connut Alexandre de Humboldt, Varnhagen, Jean Müller, Bœkh, des savants, des philosophes. Son esprit était déjà formé et son intelligence armée. Il y avait déjà en elle ce pessimisme profond qui a éclaté depuis.

Là, elle fut aimée d'un doux savant, nommé Ackermann, qui faisait des dictionnaires et rêvait le bonheur de l'humanité. Elle consentit à l'épouser après s'être assurée qu'il pensait comme elle que la vie est mauvaise et que c'est un crime de la donner. Après deux ans d'une union tranquille, Ackermann mourut sur ses livres, et sa veuve se retira à Nice, dans un ancien couvent de dominicains, encore divisé en cellules. Elle y fit

bâtir une tour d'où elle découvrait le golfe bleu et les cimes blanches des montagnes du Piémont. C'est là qu'elle est morte après quarante-quatre ans de solitude. Chaque matin, comme le vieux Rollin dans sa maison de Saint-Étienne-du-Mont, elle allait voir, en se levant, comment ses arbres fruitiers avaient passé la nuit. De temps en temps, dans la paix de ses jours monotones, elle écrivait ces vers désespérés qui lui survivent. Pas de vie plus unie que la sienne. Cette audacieuse mena l'existence la plus régulière.

« Je puis être hardie dans mes spéculations philosophiques, disait-elle; mais, en revanche, j'ai toujours été extrêmement circonspecte dans ma conduite. Cela se comprend d'ailleurs. On ne commet guère d'imprudences que du côté de ses passions; or, je n'ai jamais connu que celles de l'esprit. » Tout son bonheur au monde et son unique sensualité furent de voir fleurir ses amandiers et de causer de Pascal avec M. Ernest Havet.

Sans demander aucune aide au ciel, elle exerça les vertus de ces saintes femmes, de ces veuves voilées que célèbre l'Église. Naturellement, elle était d'une pudeur farouche.

L'idée seule d'une faiblesse des sens lui faisait horreur, et elle s'éloignait avec dégoût des personnes qu'elle soupçonnait d'être trop attachées aux choses de la chair. Quand elle avait dit d'une femme « elle est instinctive », c'était un congé définitif. Elle avait même, à cet endroit, des rigueurs inconcevables. Il lui arriva de se brouiller avec une amie d'enfance, parce que la pauvre dame,

agée alors de plus de soixante ans, avait un jour, assise au coin du feu, passé les pincettes à un très vieux monsieur d'une manière trop sensuelle. J'étais là quand la chose advint. Il me souvient qu'on parlait de Kant et de l'impératif catégorique. Pour ma part, je ne vis rien que d'innocent dans les deux vieillards et dans les pincettes. La dame du coin du feu n'en fut pas moins chassée sans retour. Madame Ackermann l'avait jugée instinctive. Elle n'en démordit point.

Madame Ackermann était capable d'une sorte d'amitié droite et simple. Elle s'était fait pour ses vacances parisiennes une famille d'esprit. Comme toutes les belles âmes elle aimait la jeunesse. Le docteur Pozzi et M. Joseph Reinach n'ont pas oublié le temps où elle les appelait ses enfants. Chaque fois que quelqu'un de ses jeunes amis se mariait, elle était désespérée. Pour elle, bien qu'elle y eût passé jadis assez doucement, mais sous conditions, le mariage était le mal et le pire mal, car sa candeur n'en soupçonnait pas d'autre. Elle était philosophe : l'innocence des philosophes est insondable. A son sens, un homme marié était un homme perdu. Songez donc ! Les femmes, même les plus honnêtes, sont tellement « instinctives » ! Elle frissonnait à cette seule pensée. Ceux qui ne l'ont point connue ne sauront jamais ce que c'est qu'une puritaine athée. Et pourtant, ô replis profonds du cœur, ô contradictions secrètes de l'âme ! je crois qu'au fond d'elle-même et bien à son insu, cette dame avait quelque préférence pour les mauvais sujets. En poésie du moins. Elle était folle de Musset. Enfin

cette obstinée contemptrice de l'amour, un jour, à l'ombre de ses orangers, a écrit cette pensée dans le petit cahier où elle mettait les secrets de son âme : « Amour, on a beau t'accuser et te maudire, c'est toujours à toi qu'il faut aller demander la force et la flamme ! »

Comme tous les solitaires, elle était pleine d'elle-même. Elle ne savait qu'elle et se récitait sans cesse. Elle allait portant dans sa poche une petite autobiographie manuscrite qu'elle lisait à tout venant et qu'elle finit par faire imprimer. Ses plus beaux vers insérés dans la *Revue moderne*, avaient passé inaperçus. C'est un article de M. Caro qui les fit connaître tout d'un coup. Elle eut depuis lors un groupe d'admirateurs fervents.

J'en faisais partie, mais sans m'y distinguer. Sa poésie me donnait plus d'étonnement que de charme, et je ne sus pas la louer au delà de mon sentiment. Elle était sensible à cet égard et, comme elle avait le cœur droit et l'esprit direct, elle me dit un jour :

— Que trouvez-vous donc qui manque à mes vers, pour que vous ne les aimiez pas ?

Je lui avouai que, tout beaux qu'ils étaient, ils m'effrayaient un peu, dans leur grandeur aride. Je m'en excusai sur ma frivolité naturelle.

— Comme les enfants, lui dis-je, j'aime les images, et vous les dédaignez. C'est sans doute avec raison que vous n'en avez pas.

Elle demeura un moment stupéfaite. Puis, dans l'excès de l'étonnement, elle s'écria :

— Pas d'images ! que dites-vous là ? Je n'ai pas

d'images! mais j'ai « l'esquif ». « L'esquif », n'est-ce pas une image? Et celle-là ne suffit-elle pas à tout? L'esquif sur une mer orageuse, l'esquif sur un lac tranquille!... Que voulez-vous de plus?

Oui certes elle avait « l'esquif », cette bonne madame Ackermann. Elle avait aussi l'écueil et les autans, le vallon, le bosquet, l'aigle et la colombe, et le sein des airs, et le sein des bois, et le sein de la nature. Sa langue poétique était composée de toutes les vieilleries de son enfance.

Et pourtant ces vers aux formes usées, aux couleurs pâlies, s'imprimèrent fortement dans les esprits d'élite; cette poésie retentit dans les âmes pensantes, cette muse sans parure et presque sans beauté s'assit en préférée au foyer des hommes de réflexion et d'étude. Pourquoi? Certes, ce n'est pas sans raison. Madame Ackermann apportait une chose si rare en poésie qu'on la crut unique : le sérieux, la conviction forte. Cette femme exprima dans sa solitude, avec une sincérité entière, son idée du monde et de la vie. A cet égard je ne vois que M. Sully-Prudhomme qui puisse lui être comparé. Elle fut comme lui, avec moins d'étendue dans l'esprit, mais plus de force, un véritable poète philosophe. Elle eut la passion des idées. C'est par là qu'elle est grande. Soit qu'elle nous montre au jugement dernier les morts refusant de se lever à l'appel de l'ange et repoussant même le bonheur quand c'est Dieu, l'auteur du mal, qui le leur apporte, soit qu'elle dise à ce dieu : « Tu m'as pris celui que j'aimais; comment le reconnaitrai-je

quand tu en auras fait un bienheureux? Garde-le; j'aime mieux ne le revoir jamais. » Soit qu'elle crie à la nature : « En vain tu poursuis ton obscur idéal à travers tes créations infinies : tu n'enfanteras jamais que le mal et la mort », elle fait entendre l'accent d'une méditation passionnée, elle est poète par l'audace réfléchie du blasphème; tous les plis mal faits du discours tombent; l'on ne voit plus que la robuste nudité et le geste sublime de la pensée.

On admire, on est ému, on ressent une effrayante sympathie et l'on murmure cette parole du poète Alfred de Vigny : « Tous ceux qui luttèrent contre le ciel injuste ont eu l'admiration et l'amour secret des hommes. »

Rappelez-vous le chœur des *Malheureux*, qui ne veulent pas renaitre, même pour goûter la béatitude éternelle, mais tardive.

Près de nous la jeunesse a passé les mains vides,
 Sans nous avoir fêtés, sans nous avoir souri.
 Les sources de l'amour sur nos lèvres avides,
 Comme une eau fugitive, au printemps ont tari.
 Dans nos sentiers brûlés pas une fleur ouverte,
 Si, pour aider nos pas, quelque soutien chéri
 Parfois s'offrait à nous sur la route déserte,
 Lorsque nous les touchions, nos appuis se brisaient;
 Tout devenait roseau quand nos cœurs s'y posaient.
 Au gouffre que pour nous creusait la Destinée,
 Une invisible main nous poussait acharnée.
 Comme un bourreau, craignant de nous voir échapper,
 A nos côtés marchait le Malheur inflexible.
 Nous portions une plaie à chaque endroit sensible,
 Et l'aveugle Hasard savait où nous frapper.

Peut-être aurions-nous droit aux célestes délices;
 Non! ce n'est point à nous de redouter l'enfer,

Car nos fautes n'ont pas mérité de supplices ;
 Si nous avons failli, nous avons tant souffert !
 Eh bien ! nous renonçons même à cette espérance
 D'entrer dans ton royaume et de voir tes splendeurs ;
 Seigneur nous refusons jusqu'à ta récompense,
 Et nous ne voulons pas du prix de nos douleurs.

Nous le savons, tu peux donner encor des ailes
 Aux âmes qui ployaient sous un fardeau trop lourd ;
 Tu peux, lorsqu'il te plaît, loin des sphères mortelles
 Les élever à toi dans la grâce et l'amour ;
 Tu peux, parmi les chœurs qui chantent tes louanges,
 A tes pieds, sous tes yeux, nous mettre au premier rang,
 Nous faire couronner par la main de tes anges,
 Nous revêtir de gloire en nous transfigurant,
 Tu peux nous pénétrer d'une vigueur nouvelle,
 Nous rendre le désir que nous avons perdu...
 Oui, mais le Souvenir, cette ronce immortelle
 Attachée à nos cœurs, l'en arracheras-tu ?

Rappelez-vous les imprécations de l'homme à la nature :

Eh bien ! reprends-le donc ce peu de fange obscure,
 Qui pour quelques instants s'anima sous ta main ;
 Dans ton dédain superbe, implacable Nature,
 Brise à jamais le moule humain !

De ces tristes débris, quand tu verrais, ravie,
 D'autres créations éclore à grands essaims,
 Ton Idée éclater en des formes de vie
 Plus dociles à tes desseins.

Est-ce à dire que Lui, ton espoir, ta chimère,
 Parce qu'il fut rêvé, puisse un jour exister ?
 Tu crois avoir conçu, tu voudrais être mère ;
 A l'œuvre ! Il s'agit d'enfanter.

Change en réalité ton attente sublime.
 Mais quoi ! pour les franchir malgré tous tes élans,
 La distance est trop grande et trop profond l'abîme
 Entre ta pensée et tes flancs.

La mort est le seul fruit qu'en tes crises futures
 Il te sera donné d'atteindre et de cueillir ;
 Toujours nouveau débris, toujours des créatures
 Que tu devras ensevelir !

Car sur ta route en vain l'âge à l'âge succède
 Les tombes, les berceaux ont beau s'accumuler
 L'idéal qui te fuit, l'idéal qui l'obsède
 A l'infini pour reculer.

Et l'on s'étonne que d'une existence tout unie et tranquille soit sortie cette œuvre de désespoir. Dans sa cellule aussi froide, aussi chaste, aussi paisible qu'au temps des fils de Dominique, la recluse de Nice a gémi comme une sainte de l'athéisme, sur les misères qu'elle n'éprouvait pas, sur les souffrances de l'humanité tout entière. Elle a fait doucement le songe de la vie ; mais elle savait que ce n'était qu'un songe. Peut-être vaut-il mieux croire à la réalité de l'être et à la bonté divine, puisque, si c'est là une illusion, c'est une illusion que la mort indulgente ne dissipera point. Quoi qu'il soit de nous, ceux qui croient à l'immortalité de la personne humaine n'ont pas à craindre d'être détrompés après leur mort. Si, comme il est infiniment probable, ils ont espéré en vain, s'ils ont été dupes, ils ne le sauront jamais.

NOTRE CŒUR ¹

Oui, sans doute, M. de Maupassant a raison : les mœurs, les idées, les croyances, les sentiments, tout change. Chaque génération apporte des modes et des passions nouvelles. Ce perpétuel écoulement de toutes les formes et de toutes les pensées est le grand amusement et aussi la grande tristesse de la vie. M. de Maupassant a raison : ce qui fut n'est plus et ne sera jamais plus. De là le charme puissant du passé. M. de Maupassant a raison : Tous les vingt-cinq ans les hommes et les femmes trouvent à la vie et à l'amour un goût qui n'avait point encore été senti. Nos grand'mères étaient romantiques. Leur imagination aspirait aux passions tragiques. C'était le temps où les femmes portaient des boucles à l'anglaise et des manches à gigot : on les aimait ainsi. Les hommes étaient coiffés en coup de vent. Il leur suffisait pour cela de se brosser les cheveux, chaque matin, d'une

1. Par Guy de Maupassant.

certaine manière. Mais, par cet artifice, ils avaient l'air de voyageurs errant sur la pointe d'un cap ou sur la cime d'une montagne, et ils semblaient perpétuellement exposés, comme M. de Chateaubriand, aux orages des passions et aux tempêtes qui emportent les empires. La dignité humaine en était beaucoup relevée. Sous Napoléon III, les allures devinrent plus libres et les physiologies plus vulgaires. Aux jours de sainte Crinoline, les femmes, entraînées dans un tourbillon de plaisirs, allaient de bal en bal et de souper en souper, vivant vite, aimant vite et, comme madame Benoiton, ne restant jamais chez elles. Puis, quand la fête fut finie, la morphine en consola plus d'une des tristesses du déclin. Et peu d'entre elles eurent l'art, l'art exquis de bien vieillir, d'achever de vivre à la façon des dames du temps jadis qui, sages enfin et coquettes encore, abritaient pieusement sous la dentelle les débris de leur beauté, les restes de leur grâce, et de loin souriaient doucement à la jeunesse, dans laquelle elles cherchaient les figures de leurs souvenirs. Vingt ans sont passés sur les beaux jours de madame Benoiton; de nouveaux sentiments se sont formés dans une chair nouvelle. La génération actuelle a sans doute sa manière à elle de sentir et de comprendre, d'aimer et de vouloir. Elle a sa figure propre, elle a son esprit particulier, qu'il est difficile de reconnaître.

Il faut beaucoup d'observation et une sorte d'instinct pour saisir le caractère de l'époque dans laquelle on vit et pour démêler au milieu de l'infinie complexité des

choses actuelles les traits essentiels, les formes typiques. M. de Maupassant y doit réussir autant et mieux que personne, car il a l'œil juste et l'intuition sûre. Il est perspicace avec simplicité. Son nouveau roman veut nous montrer un homme et une femme en 1890, nous peindre l'amour, l'antique amour, le premier né des dieux, sous sa figure présente et dans sa dernière métamorphose. Si la peinture est fidèle, si l'artiste a bien vu et bien copié ses modèles, il faut convenir qu'une Parisienne de nos jours est peu capable d'une passion forte, d'un sentiment vrai.

Michèle de Burne, si jolie dans son éclat doré, avec son nez fin et souriant et son regard de fleur passée, est une mondaine accomplie. Elle a ce goût léger des arts qui donne de la grâce au luxe et communique à la beauté un charme qui la rend toute-puissante sur les esprits raffinés. De plus, sous des airs de gamin et avec un mauvais ton tout à fait moderne et du dernier bateau, elle a cet instinct de sauvage, cette ruse de Peau-Rouge par laquelle les femmes sont si redoutables, j'entends les vraies femmes, celles qui savent armer leur beauté. Au reste d'esprit médiocre, ne sentant point ce qui est vraiment grand, affairée, frivole, vide et s'ennuyant toujours.

Elle est veuve. Son père l'aide à donner des dîners et des soirées dont on parle dans les journaux. Ce père est aussi très moderne. Il ne prétend pas aux respects exagérés de sa fille, qu'il aime en connaisseur, avec une petite pointe de sensualisme et de jalousie. Très galant

homme sans doute, mais poussant assez loin le dilettantisme de la paternité.

Madame de Burne reçoit dans son pavillon de la rue du Général-Foy des musiciens, des romanciers, des peintres, des diplomates, des gens riches, enfin le personnel ordinaire d'un salon à la mode. On sait qu'aujourd'hui les hommes de talent sont fort bien accueillis dans le monde quand ils sont célèbres. A mesure qu'on avance dans la vie, on s'aperçoit que le courage le plus rare est celui de penser. Le monde se croit assez hardi quand il soutient les réputations établies. Madame de Burne a un romancier naturaliste dont les livres se tirent à plusieurs mille et un musicien qui, selon l'usage, a fait jouer un opéra d'abord à Bruxelles, puis à Paris. Il y a cent ans, elle aurait eu un perroquet et un philosophe.

Son salon est très distingué, *select*, diraient les journaux : madame de Burne qui adore être adorée, a tourné la tête à tous ses intimes. Tous ont eu leur crise. Elle les a tous gardés, sans doute parce qu'elle n'en a préféré aucun. Mais un nouveau venu, M. André Mariolle qui l'aime à son tour, et le lui dit, parvient à lui inspirer l'idée qu'il est peut-être bon d'aimer. Elle se donne à lui sans marchander, généreusement. Elle a de la crânerie, cette petite femme ; mais elle n'est pas faite pour aimer. M. André Mariolle s'aperçoit bien vite qu'elle y met une distraction impardonnable. Il en souffre, car il aime profondément, lui, et il la veut toute. Après un an d'essais, fatigué, irrité, désespéré de la trouver toujours près de lui absente ou fuyante, il rompt, s'échappe et va

se cacher. Mais pas très loin, à Fontainebleau seulement où il trouve une petite servante d'auberge qui lui prouve tout de suite que les femmes n'ont pas toutes, en amour, l'élégante indifférence de madame de Burne. Voilà le roman. Il est cruel et ce n'est point de ma faute. Quelques-uns de mes lecteurs, et non pas ceux dont la sympathie m'est la moins chère, se plaignent parfois, je le sais, avec une douceur qui me touche, que je ne les édifie point assez et que je ne dis plus rien pour la consolation des affligés, l'édification des fidèles et le salut des pécheurs.

Qu'ils ne s'en prennent pas trop à moi de tout ce que je suis obligé de leur montrer d'amer et de pénible. Il y a dans la pensée contemporaine une étrange âcreté. Notre littérature ne croit plus à la bonté des choses. Écoutons un rêveur comme Loti, un intellectuel comme Bourget, un sensualiste comme Maupassant, et, nous entendrons, sur des tons différents, les mêmes paroles de désenchantement. On ne nous montre plus de Mandane ni de Clélie triomphant par la vertu des faiblesses de l'âme et des sens. L'art du xvii^e siècle croyait à la vertu, du moins avant Racine qui fut le plus audacieux, le plus terrible et le plus vrai des naturalistes, et peut-être, à certains égards le moins moral. L'art du xviii^e siècle croyait à la raison. L'art du xix^e siècle croyait d'abord à la passion, avec Chateaubriand, George Sand et les romantiques. Maintenant, avec les naturalistes, il ne croit plus qu'à l'instinct.

C'est sur les fatalités de nature, sur le déterminisme universel que nos romanciers les plus puissants fondent leur morale et déroulent leurs drames. Je ne vois guère

que M. Alphonse Daudet qui, parmi eux, semble admettre parfois une sorte de providence universelle, un impératif catégorique et ce que son ami Gambetta appelait, un peu radicalement, la justice immanente des choses. Les autres sont des sensualistes purs, infiniment tristes, de cette profonde tristesse épicurienne auprès de laquelle l'affliction du croyant semble presque de la joie. Cela est un fait, et il faut bien que je le dise, comme le moine Raoul Glaber notait dans sa chronique les pestes et les famines de son siècle effrayant.

M. de Maupassant, du moins, ne nous a jamais flattés. Il ne s'est jamais fait scrupule de brutaliser notre optimisme, de meurtrir notre rêve d'idéal. Et il s'y est toujours pris avec tant de franchise, de droiture, et d'un cœur si simple et si ferme, qu'on ne lui a point trop gardé rancune. Et puis il ne raisonne pas; il n'est subtil ni taquin. Enfin, il a un talent si puissant, une telle sûreté de main, une si belle audace, qu'il faut bien le laisser dire et le laisser faire. Volontairement ou non, il s'est peint dans un des personnages de son dernier roman. Car il est impossible de ne pas reconnaître l'auteur de *Bel Ami* en ce Gaston de Lamarthe qu'on nous dit « doué de deux sens très simples, une vision nette des formes et une intuition instinctive des dessous ». Et le portrait de ce Gaston de Lamarthe n'est-il pas, trait pour trait, le portrait de M. de Maupassant?

Gaston de Lamarthe, c'était avant tout un homme de lettres, un impitoyable et terrible homme de lettres. Armé d'un œil qui cueillait les images, les attitudes,

les gestes, avec une rapidité et une précision d'appareil photographique, et doué d'une pénétration, d'un sens de romancier naturel comme un flair de chien de chasse, il emmagasinait du matin au soir des renseignements professionnels.

Mais, avec tout cela Michèle de Burne est-elle tout ce qu'il voulait qu'elle fût, est-elle le type de la femme d'aujourd'hui? J'avoue que je serais curieux de le savoir. Je vois bien qu'elle est moderne par ses bibelots et ses toilettes et par la petite horloge de son coupé, encore que l'héroïne du roman parallèle de M. Paul Bourget ait pris soin de faire venir la sienne d'Angleterre. Je vois bien qu'elle s'habille chez D..., comme les actrices du Gymnase et les femmes de la haute finance, et je n'oserais pas la chicaner sur cette ceinture d'œillet, cette guirlande de myosotis et de muguets, et ces trois orchidées sortant de la gorge qui, entre nous, me semblent le rêve d'une perruche de l'Amérique du Sud plutôt que l'industrie d'une femme née sur le bord de la Seine, « au vrai pays de gloire ». Mais ce sont là des sujets infiniment délicats et beaucoup plus difficiles pour moi que la couleur et le tissu du style. Je vois — et c'est un grand point — que par ces robes « emplumées » dont elle était prisonnière, ces robes « gardiennes jalouses, barrières coquettes et précieuses », qu'elle porte jusque dans le petit pavillon des rendez-vous, madame de Burne rappelle la Paulette de Gyp et cette madame d'Houbly dont la robe était fermée par soixante olives sous lesquelles passaient autant de ganses,

sans compter les agrafes et une rangée de boutons. Et je me persuade que madame de Burne est très moderne et tout à fait éloignée de la nature. Elle est moderne, ce semble aussi par un tour d'esprit, un air de figure, un je ne sais quoi, un rien qui est tout.

Je le crois, je le veux, elle est une femme moderne comme elles sont toutes et disons-le — comme il y en a bien peu. Elle est la femme moderne, telle que les loisirs, l'oisiveté, la satiété l'ont faite. Et celle-là est si rare qu'on peut dire que numériquement elle ne compte pas, bien qu'on ne voie qu'elle, pour ainsi dire, car elle brille à la surface de la société comme une écume argentée et légère. Elle est la frange étincelante au bord de la profonde vague humaine. Sa fonction futile et nécessaire est de paraître. C'est pour elle que s'exercent des industries innombrables dont les ouvrages sont comme la fleur du travail humain. C'est pour orner sa beauté délicate que des milliers d'ouvriers tissent des étoffes précieuses, cisellent l'or et taillent les pierreries. Elle sert la société sans le vouloir, sans le savoir, par l'effet de cette merveilleuse solidarité qui unit tous les êtres. Elle est une œuvre d'art, et par là elle mérite le respect ému de tous ceux qui aiment la forme et la poésie. Mais elle est à part; ses mœurs lui sont particulières et n'ont rien de commun avec les mœurs plus simples et plus stables de cette multitude humaine vouée à la tâche auguste et rude de gagner le pain de chaque jour. C'est là, c'est dans cette masse laborieuse que sont les vraies mœurs, les véritables vertus et les véritables vices d'un peuple.

Quant à madame de Burne, dont la fonction est d'être élégante, elle accomplit sa tâche sociale en mettant de belles robes. Ne lui en demandons pas davantage. M. de Mariolle fut bien imprudent en l'aimant de tout son cœur et en exigeant qu'une personne qui se devait à sa propre beauté renonçât à elle-même pour être tout à lui. Il en souffrit cruellement. Et la petite bonne de Fontainebleau ne le consola pas. S'il veut être consolé, je lui conseille de lire *l'Imitation*. C'est un livre secourable. M. Cherbuliez (il me l'a dit un jour) croit qu'il a été écrit par un homme qui avait connu le monde et qui y avait aimé. Je le crois aussi. On ne s'expliquerait pas sans cela des pensées qui, comme celles-ci, donnent le frisson : « Je voudrais souvent m'être tu, et ne m'être pas trouvé parmi les hommes. » M. de Mariolle ne s'y trompera pas : il sentira tout de suite que ce livre est encore un livre d'amour. Qu'il ouvre ce bréviaire de la sagesse humaine et il y trouvera ce précepte :

« Ne vous appuyez point sur un roseau qu'agite le vent et n'y mettez pas votre confiance, car toute chair est comme l'herbe, et sa gloire passe comme la fleur des champs. »

UN CŒUR DE FEMME ¹

C'est un petit volume, un petit volume à couverture jaune, comme on en voit tant aux étalages des libraires, mais qui va courir, celui-là, sur toutes les plages et dans toutes les villes d'eaux où sont dispersées, par cet été frais et pâle, ces quelques milliers d'âmes subtiles, inquiètes et vaines qui composent la société parisienne, et parmi lesquelles il en est une centaine, revêtues d'une forme féminine, souriantes et bien chiffonnées, de qui dépend la fortune des romanciers. Ce petit livre porte sur sa couverture le nom de Paul Bourget et il s'appelle *un Cœur de femme*. C'est pourquoi il ira aux sources célèbres de la montagne, où sont les belles buveuses d'eau ; c'est pourquoi il aura sur les grèves de « la mer élégante ». « La mer élégante », le mot est de M. Paul Bourget lui-même.

Un des gentilshommes des comédies de Shakespeare,

1. Par Paul Bourget.